

Caroline Regnaut

L'individu indivisé

extrait

Les nouveaux champs de la pensée
Virgile, *L'Énéide*
L'appel

Virgile

toiles & poèmes
caroline regnaut

*Les aventures d'Énée
ne constituent pas un voyage,
ni géographique ni mental
ni spirituel, mais une allégorie
de la révolution de la pensée.*

Le retournement de la pensée est la réponse à un appel. Avant d'entrer dans les enfers, Énée doit faire sa demande à la Sibylle qui sera sa guide, l'appel est indispensable pour ouvrir la voie à la parole :

« Tu tardes à présenter tes vœux, tes prières, Troyen Énée, dit-elle ; tu tardes ? Mais elles ne s'entrouvriront pas avant, les grandes bouches de la demeure épouvantée. »
(Livre VI, 51-53)

La condition sine qua non de l'éveil, c'est l'appel. Et pour être en situation d'appeler (et d'entendre qu'on est appelé), il est nécessaire d'être blessé. La conscience de soi individuelle ne peut s'éveiller qu'à travers les épreuves.

L'impuissance et la plainte

La plainte puérile caractéristique du mode de pensée religieux est un désir de pouvoir, dans un rapport de force pour soumettre les autres. L'appel à l'aide prend la forme d'un reproche d'injustice, d'une plainte de ne pas être payé en rapport avec ce qu'on a donné. La religion commande une relation mercantile avec les dieux, qui nous doivent de l'aide en prix de notre soumission. Alors que les destins ont été dits et redits, Junon et Vénus interviennent chacune à leur tour dans leur intérêt personnel. Bien qu'elle dispose de pouvoirs surnaturels, Junon est contrainte par des obstacles. Son impuissance compromet sa gloire :

« Est-il vrai ? Je quitte mon dessein vaincue, et je ne peux de l'Italie détourner le roi des Troyens ? Oui, les destins m'empêchent ; (...) Mais moi qui marche reine des dieux, moi la sœur et l'épouse de Jupiter, j'en suis encore depuis tant d'années à guerroyer contre un seul peuple. Qui donc va maintenant adorer la puissance de Junon ou, suppliant, déposera ses offrandes sur nos autels ? »
(Livre I, 37-49)

De même, Vénus s'adresse à Jupiter :

« Toi qui conduis sous des lois éternelles le sort des hommes et des dieux, toi qui leur fais redouter ta foudre, quel si grand crime mon Énée a-t-il pu commettre envers toi, ou ses Troyens, à qui, victimes de tant de morts, l'univers entier se ferme, à cause de l'Italie ? (...) Est-ce le prix de notre piété, est-ce ainsi que tu rétablis notre sceptre ? »
(Livre I, 229-253)

Ce qu'on appelle couramment prière est une demande d'aide toujours conditionnelle, comme celle que fait le prétendant évincé de Didon, qui souhaite le départ d'Énée :

« Tout-puissant Jupiter, (...) est-ce pour rien que nous te vénérons dans l'effroi, sont-ils aveugles ces feux dans les nuages qui nous épouvantent, et sans objet les grondements qu'ils

Le thème de la nourriture physique est essentiel du point de vue de la pensée, il aboutira à manger le corps du Christ lui-même. Manger est le premier acte de la révolution de la pensée, car penser, c'est d'abord se nourrir.

C'est pourquoi changer à façon de se nourrir a toujours été le premier pas d'une recherche spirituelle, de même que la pensée change en fonction de la nourriture que l'on absorbe.

mêlent ? (...) c'est pour cela, sans doute, que nous portons nos offrandes à tes temples et soutenons ta grandeur, du vent. »
(Livre IV, 206-218)

Cette mentalité d'esclaves qu'est la morale sous-tend la notion de droits : le droit à l'aide divine, aux soutiens de toutes sortes, à l'information, etc. Ainsi le recours aux oracles (prévisions, statistiques), qui informent à l'avance, permet de gagner un avantage sur l'adversaire en ayant connaissance de l'avenir et des stratégies à adopter pour vaincre.

La plainte d'Énée est d'une autre nature, elle participe d'une pensée symbolique fondée sur le lien de nécessité. Énée ne se prévaut d'aucun droit, il ne revendique que le lien avec le père, qui impose l'idée de devoir : « Moi aussi je descends du souverain Jupiter » (*et mi genus ab Iove summo*, VI, 123). Comme le Christ, il connaît ce qui l'attend, car il est le petit-fils du roi des dieux par l'intermédiaire de sa mère. Pour Énée l'intérêt de la prophétie n'est pas de gagner un avantage, mais d'anticiper l'épreuve pour en comprendre le sens et pouvoir mieux la supporter. Les oracles sont surtout une confirmation qu'il est bien à l'écoute, mais la Sibylle ne lui apprend rien :

« De ces travaux, ô vierge, aucun ne paraît à mes yeux sous un aspect étrange ou imprévu ; j'ai tout anticipé et dans mon âme, intérieurement, j'ai tout mené jusqu'à son terme. »
(Livre VI, 103-105)

À l'inverse des traditionnels héros d'épopée, Énée ne se distingue pas par sa force et son courage (bien d'autres guerriers dans *L'Énéide* en sont aussi largement pourvus), mais par sa faiblesse et sa prédestination. Dès sa première apparition, il gémit (*ingemit*, I, 93), à l'heure où il sent la mort, pris dans la terrible tempête nocturne, il se plaint de ne pas avoir donné sa vie dans le feu du combat à Troie avec les plus braves (I, 92-101). Puis il ne cesse de pousser des soupirs, il gémit sur le sort de ses compagnons morts (I, 220-222). Il se plaint d'être trompé par les ruses de sa mère, Vénus, à qui il reproche : « Pourquoi si souvent, cruelle toi aussi, abuser ton fils par de fausses apparences ? » (I, 407-409). Le pieux Énée, qui sait que « la renommée m'a fait connaître au-delà des cieux » (I, 379), se présente par une longue plainte d'impuissance à l'inconnue qu'il rencontre en débarquant en Lybie, sous l'apparence de qui se cache Vénus pour lui indiquer le chemin vers Didon :

À ces questions, Énée poussant un soupir, allant chercher ses mots au plus profond de sa poitrine : « O déesse, si j'entreprendrais de remonter à la première origine, si tu avais loisir d'entendre les annales de nos peines, Vesper, avant que je finisse, viendra fermer l'Olympe et conclure le jour. (...) j'obéissais aux oracles qui m'étaient donnés. (...) Moi-même, inconnu, manquant de tout, je parcours les déserts de Lybie, rejeté de l'Europe et de l'Asie. »
(Livre I, 372-384)

*La pensée est chair, c'est
ce que dit tout récit de guerres.
L'homme doit se rapprocher
de l'animal qu'il est, trouver
sa propre nature d'homme,
c'est-à-dire comprendre
par son corps que la pensée
est charnelle.*

*La pensée est territoire,
et le corps est le premier
territoire de la pensée,
un territoire sacré puisqu'il
réalise l'alliance.
Le lien avec le sacré ne peut
se faire qu'avec notre animalité,
et non contre elle.*

*La guerre, qui est
si viscéralement ancrée
dans le devenir de l'homme,
est l'explosion de la chair due
à une pensée incontrôlée,
non comprise comme chair,
non consciente de sa nature.*

D'emblée le personnage expose ses deux traits fondamentaux, sa sensibilité et sa détermination. Les deux sont liés, plus on est sensible plus on est déterminé, puisque la sensibilité est une écoute, une obéissance, non une faiblesse mais une souplesse, une fragilité qui est une force. La sensibilité est le moyen d'accès à la connaissance éveillée. Lucrèce prône l'éveil par les perceptions physiques, Virgile le complète par les sensations émotives. Cette connaissance permet de se mettre au diapason du sacré, c'est-à-dire de s'y soumettre. Plus la conscience est éveillée, moins la personne est libre au sens habituel du terme. Mais en vérité seuls sont esclaves ceux qui n'ont pas conscience de leur détermination, et du caractère strictement singulier de cette conquête. Énée est entièrement soumis, au point de quitter Didon sans hésiter : « ce n'est pas mon vouloir qui me fait poursuivre l'Italie » (*Italiam non sponte sequor*, IV, 361). Ce n'est pas son ego possessif qui décide, mais le je qui se fait l'instrument d'expression du verbe auquel il est relié. Énée n'a qu'un amour, celui du sacré. Paradoxalement l'appel débouche sur la conscience d'être appelé.

La blessure et la souffrance

Comme la cible appelle la flèche, l'individu est vulnérable, il a pour vocation d'être blessé, c'est-à-dire ouvert, retourné. L'adversaire, Turnus, est par définition celui qui retourne l'être par la blessure qu'il inflige. Son nom lui-même est une forme similaire à *tornus*, un tour, du verbe *tornare*, tourner. Le mot adversaire vient du verbe *advertere*, tourner vers. Par la blessure la chair s'écoule de la chair, elle se répand hors du corps. La blessure, corps fendu, chair ouverte, fait apparaître le sensible. La chair est la nature de l'homme, et son sang répandu contient le langage du vivant pensant.

La guerre, dans la réalité individuelle concrète, se traduit par les blessures. Cette épopée guerrière n'est conventionnelle qu'en apparence, car derrière le style épique se lit une idée tout à fait originale : la guerre révèle le symbolisme de la blessure personnelle, profonde, qui retourne l'être, de sorte qu'appeler devient être appelé. La guerre est dans *l'Énéide* toujours combats singuliers car ils montrent une démarche individuelle : se faire cible pour recevoir la flèche, se faire écouter pour entendre l'appel. Voilà la grande affaire (*majus opus*) qui occupe Virgile en abordant le récit des atrocités minutieusement décrites.

Je vais dire des guerres affreuses, des armées affrontées en
bataille, des rois poussés à la mort par leurs ressentiments,
l'armée des Tyrrhéniens, l'Hespérie tout entière rassemblée
sous les armes. L'ordre des choses naît plus grand devant moi,
j'entreprends tâche plus grande.

(Livre VII, 41-45)

Il est clair que ce n'est pas parce que la guerre existe que les grandes œuvres de tous les temps parlent d'elle, mais parce qu'elle est structurellement une étape de la pensée. Et c'est parce qu'elle est une étape de la pensée qu'elle se produit réellement.

C'est donc en faisant évoluer la pensée qu'on instaurera la paix, à tous les niveaux de la guerre : militaire (par les armes), économique (par les objets réels), financière (par les objets virtuels), idéologique (par les idées).

Major rerum mihi nascitur ordo, majus opus moveo peut aussi se traduire par : il m'apparaît un ordre des choses plus grand, je touche une œuvre plus grande. Il ne s'agit pas uniquement de son œuvre de poète, mais aussi de la nature des choses telle que définie par le sacré. Il indique que le récit des guerres transpose le sens à un autre niveau, philosophique.

Parmi les premières victimes de Turnus meurent les deux frères Bitias et Pandarus :

Ensuite de sa main il abat (...) Bitias dont les yeux brûlent, dont le cœur frémit ; mais non pas d'un coup de javelot, car un javelot n'aurait pu lui arracher la vie : lancée avec un sifflement terrible, une phalarique arrive sur lui comme un carreau de foudre ; ni les deux épaisseurs du cuir de taureau, ni la fidèle cuirasse tressée de doubles écailles d'or n'ont résisté, le corps gigantesque chancelle et s'abat, la terre gémit ; énorme, le bouclier y fait un bruit de tonnerre.

(Livre IX, 702-709)

Le bouclier est une protection inutile, il est même plutôt l'inverse de ce qu'il paraît, il ne protège pas mais indique la cible, attire la flèche et renforce le coup, puisque le blessé tombe en général sur son bouclier, ce qui achève d'enfoncer le pic : « Il tombe sur sa blessure, sur le corps ses armes ont retenti » (X, 488).

Le sens symbolique de la blessure est explicite à travers les paroles de Turnus s'apprêtant à tuer Pandarus :

« À mon tour, dit Turnus, mais cette arme que ma main brandit avec force, tu ne l'esquiveras pas : tel n'est pas celui qui tient cette arme et porte ces coups. » À ces mots, il se dresse l'épée haute, rompt le front par le fer en plein milieu entre les deux tempes, entre les joues imberbes, blessure horrible. C'est un grand bruit, la terre est ébranlée sous le poids du géant ; mourant, il allonge à terre ses membres défaillants, ses armes souillées de sang et de cervelle ; à partir des épaules, sa tête, par moitiés, pend de chaque côté.

(Livre IX, 747-755)

Ses paroles sont mot à mot : non, tu n'échapperas pas à ce trait, que ma main droite tourne avec force, n'étant en fait auteur ni du trait ni de la blessure (*at non hoc telum, mea quod vi dextera versat, / effugies, neque enim is teli nec volneris auctor*, IX, 747-749). Le mot *auctor* est très fort ici, très rare : dans une conception religieuse et moraliste on pourrait penser que c'est un déni de responsabilité (ce n'est pas lui le responsable du coup), mais sur le plan symbolique nous ne sommes pas, en effet, les auteurs de notre vie, en cela nous sommes prédéterminés, prédestinés.

Cette blessure sépare visiblement les deux hémisphères du cerveau. L'adversaire est celui qui crée ou souligne la dualité. Turnus tue ainsi

L'esprit d'enfance est un esprit guerrier, qui est expression de la vitalité. Le thème de la guerre est archétypal il symbolise la conquête de la pensée. Voilà pourquoi la poésie, c'est toujours la guerre.

Conceptuellement, la guerre est nécessaire comme moyen de défricher la pensée, car réellement la pensée est territoire à conquérir, à cultiver. Et toujours deux fois, dans la compréhension symbolique.

Énée doit subir deux sièges, celui de Troie qui le pousse à la refondation de sa patrie, et celui de son camp dans le Latium. Et de même, Virgile a d'abord écrit les Géorgiques, éloge de la terre à cultiver, puis l'Énéide, éloge de la terre à penser.

Pandarus à un moment précis : Pandarus et son frère Bitias ont ouvert malencontreusement les portes de leur camp assiégé, « eux, à l'intérieur, à droite et à gauche, comme des tours, se tiennent, armés de fer, et sur leurs hautes têtes un panache ondoie » (IX, 677-678).

À travers la symbolique de la blessure, l'idée de souffrance est également à concevoir autrement : ne pas avoir peur de souffrir est un devoir d'être. Quiconque vient au monde a pour vocation d'avoir le cœur brisé. L'épreuve, la blessure, voire la presque-mort ou la tentation de la mort, est nécessaire. Mais non dans l'optique morbide et commerciale de la morale religieuse (acheter la paix par des pénitences ou des mortifications). Sur le plan philosophique, la souffrance et la joie sont sœurs, avec celle-ci pour unique but. Plus nous sommes vidés par la souffrance, plus il y a de place pour la joie.

La première des souffrances est celle d'être au monde. La pensée est la mémoire (*mens* est la racine de *meminisse*, se souvenir), celle de l'unité originelle, dont les bribes de réminiscences sont plus ou moins vives, et qui crée un sentiment viscéral de manque. Ce manque, l'impression de n'être jamais pleinement ce qu'on devrait être, qu'il existe un obstacle, un empêchement fondamental (non pas d'ordre psychologique mais ontologique, au niveau non de l'expérience mais de l'être), est appelé pourtant non seulement à être comblé, mais à devenir en lui-même un comble, un plus, par l'amour de la pensée.

Énée s'étonne de voir aux enfers la foule des morts buvant l'oubli dans le Léthé pour revenir sur terre vivre une nouvelle vie : « Quel est donc chez ces malheureux ce goût sinistre de la lumière ? » (VI, 721). Si pour lui la lumière de la vie est sinistre, c'est en comparaison avec une autre, celle de la pensée. C'est d'ailleurs la réponse que lui fait Anchise :

« Et d'abord le ciel et les continents (...) un souffle (*spiritus*) au dedans les fait vivre ; infus dans les membres du monde, l'esprit (*mens*) en meut la masse entière (...). »
(Livre VI, 724-727)

La pensée donne vie au corps, et elle est ce qui demeure après la mort, les mânes : « Chacun de nous souffre ses mânes », conclut Anchise (*quisque suos patimur manes*, VI, 743), la racine *man*, *men* (d'où vient le mot permanent) étant commune à la pensée et aux mânes.

Ainsi la pensée panse les blessures de l'être, que penser et panser soient homophones n'est pas une coïncidence aléatoire. L'éveil de la pensée correspond à la guérison dont parlent les marchands du temple, avides de vendre leurs thérapies en tout genre. Car en vérité nous ne sommes pas malades, nous sommes ontologiquement blessés, et c'est l'idéologie, avec les mots maladie et guérison, qui nous maintient dans nos maux. L'individu conscient d'être relié est sain,

La voie (le tao) n'est pas un chemin, mais une technique. Ce n'est pas la question pourquoi mais comment, non là-bas mais ici, non demain mais maintenant, non le mouvement mais l'axe, le milieu.

bien que toujours porteur de ses blessures. Il est sain (*sanus*) parce que saint (*sanctus*), c'est-à-dire relié au sacré. Le sacré ici n'est pas religieux, il est philosophiquement le lien de nécessité, inviolable, irrévocable, qui ne peut pas ne pas être.

Chercher à éviter les blessures est une démarche contraire à l'épopée, où les héros se précipitent au combat avec joie, et contraire à la philosophie. La notion de prévention des risques participe d'une pensée idéologique perverse. Car le devoir de protection et de vigilance n'est pas d'épargner à nos enfants les souffrances, illusion de la pire bonne volonté, mais de leur permettre de les comprendre, à chaque étape. Comprendre, écouter et lire ce qui se dit à travers nous permet de changer les choses, et ainsi de réduire les risques de souffrance.

L'épreuve et le grand œuvre

Virgile oppose aux réclamations personnelles fondées sur des motivations psychologiques un appel fondamental à la pensée en tant qu'expression du verbe. La sensibilité excessive marquée par les flots de larmes d'Énée ne traduit pas des sentiments mais une attitude philosophique, l'amour de la pensée, *amor menti*. C'est quasiment le mot que dit la Sibylle à Énée avant de le faire pénétrer dans les enfers : « Si tu as dans l'âme une telle passion » (*si tantus amor menti est*, VI, 133), précisément amour dans la pensée, mais aussi, en raison de la place de ces deux mots conjoints et en dépit de la forme grammaticale qui n'est pas un génitif mais un datif (amour pour la pensée), amour de la pensée.

Mais si tu as dans l'âme une telle passion, un tel désir
Quod si tantus amor menti, si tanta cupido est
de traverser deux fois les eaux mortes du Styx, de voir deux fois
bis Stygios innare lacus, bis nigra videre
le sombre Tartare, s'il te plaît d'épuiser un labeur insensé,
Tartara, et insano juvat indulgere labori,
apprends ce qu'il faut d'abord accomplir.
accipe quae peragenda prius.
(Livre VI, 133-136)

La nature de cette pensée est symbolique, ce que signale le redoublement de la démarche (traverser deux fois, la première pour entrer aux enfers, la seconde pour en sortir, et le dire deux fois aussi, en répétant *bis*). Le Tartare lui-même est un nom qui bégaie (Tar-Tar) pour indiquer le passage à un autre sens, *insanus*, le labeur insensé, c'est-à-dire qui ne suit plus le sens de la pensée habituelle. *Insano juvat indulgere labori* peut aussi se traduire par : s'il t'est doux de te donner à une tâche irrationnelle, folle. Cette pensée symbolique est l'arbre à la double nature (*gemina arbore*, VI, 203) qu'Énée doit trouver pour pouvoir entrer dans l'autre monde.

Il n'y a pas de chemin,
il n'y a qu'un ébranlement,
une perpétuelle mise en route,
une oscillation permanente
si infime que tout semble
immobile au milieu
de l'agitation. La spiritualité
qui parle de chemin dévoie
le tao (chemin, voie en
chinois), qui n'a du chemin en
réalité que l'éternel premier pas,
juste une tension vers, une
aspiration, un désir.
Pour finir, le non-désir
est désir absolu via ce lien
avec le noyau à l'intérieur.
Le tao n'est voie qu'en tant
que voie du milieu.

La Sibylle, en expliquant à Énée le trajet des enfers, évoque le double mouvement de révolution de la pensée, la plongée et le retournement. Il est facile de descendre dans l'Averne, « mais revenir sur ses pas, se retrouver libre sous les souffles d'en haut, voilà ce qui est l'affaire et qui demande effort » (*hoc opus, hic labor est*, VI, 128-129). Alors que Lucrèce, au deuxième vers de *De rerum natura*, a placé sa recherche philosophique sous le signe du verbe *labor*, qui indique le glissement de la pensée vers le sens symbolique, pour Virgile le mot *labor* en tant que substantif possède tous les sens qui mènent à la pensée symbolique : travail, souffrance, effort – en un mot, épreuve –, de sorte que c'est le retournement de la pensée qui est le vrai travail (*hic labor*), la vraie œuvre d'une vie (*hoc opus*), le grand œuvre.

Cet effort est le fruit de l'audace (*animis opus*) et d'une pensée solide (mot à mot, d'un cœur ferme, *pectore firmo*, mais le cœur est le siège de la pensée) :

« C'est maintenant, Énée, qu'il te faut
Nunc animis opus, Aenea,
de la vaillance, un cœur ferme. »
nunc pectore firmo.
(Livre VI, 261).

La symétrie parfaite de ce vers sans aucun verbe autour du nom d'Énée en fait une sorte de définition du personnage. Une volonté énergique et une pensée solide définissent la vertu d'Énée, telle qu'il la décrit lui-même à son fils en partant affronter son adversaire en combat singulier :

« Enfant, apprends de moi la vertu et l'effort qui ne biaise pas,
Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
apprends ailleurs ce qu'est la chance. »
fortunam ex aliis.
(Livre XII, 435-437)

Le vrai travail (*verum laborem*) est la réponse à l'appel intérieur (*ex me* peut se lire dans son sens fort, non seulement « par mon exemple » mais « à partir de ce qui sort de moi »). Cette détermination est le contraire du hasard, de la chance (*fortunam*). Il dit en réalité : apprends, enfant, comment la vertu et l'épreuve véritable proviennent de l'intérieur de l'être, et non des aléas extérieurs, comme le croient les gens.

Les travaux, les épreuves, les actions accomplies, les exploits (autant de traductions usuelles du mot *labori* dans l'*Énéide*) se disent aussi tout simplement *rei*, les choses. C'est ainsi que Virgile concrétise le sens de la « nature des choses », agencement des choses comme ordre du monde, mais avant tout comme actes. La pensée c'est le verbe, donc l'acte. « Étendre son nom par des actes, c'est l'œuvre de la vertu » (X, 468-469). Ces choses, ces épreuves, ces actes, sont représentés sur le temple de Junon édifié par Didon, qui retrace les exploits des Troyens.

*Pour la pensée clairvoyante
le temps et l'espace n'existent
pas, elle n'est que dans l'éternel
et dans l'infini, parce qu'elle
est intérieure à elle-même.*

*Aucune idéologie, aucune
religion, aucune métaphysique,
aucune mystique, aucun
ésotérisme dans cette idée.*

C'est dans ce bois qu'un objet inattendu (*nova res*), s'offrant à ses yeux, adoucit pour la première fois son angoisse, c'est là qu'Énée osa pour la première fois espérer un salut et du milieu de ses maux ranimer sa confiance.
(Livre I, 450-452)

« Une chose nouvelle » (*nova res*, I, 450) apparaît ainsi pour la première fois, et cette nouveauté, ce nouveau sens est un don qui change tout, qui rend confiance, espoir, vitalité. Telle est la magie de Didon, à l'opposé des prodiges, qui participent de la pensée religieuse. Si elle pratique les cérémonies de la divination, ce n'est pas par invocation des puissances divines (comme le fait la Sibylle qui est possédée par une voix qui n'est pas la sienne), mais parce qu'elle sait lire dans le concret des choses, dans l'intériorité, dans les entrailles des victimes, entrailles ou ventre qui signifie la clairvoyance (IV, 60-65). La magie révèle la matérialité du verbe, tandis que les prodiges relèvent d'une pensée désincarnée. La magie, c'est faire apparaître les choses que personne ne voit.

Les larmes de la piété

Énée est un roi gémissant et pleureur, plus encore que son père Anchise et tous les autres personnages aux larmes faciles. « En larmes », il l'est en essayant de convaincre Anchise de fuir Troie avec lui (II, 651), en perdant sa femme Créuse (II, 790), en quittant Didon (IV, 449), ses compatriotes rencontrés en route, Andromaque (III, 492), Aceste (V, 771). Il pleure la mort de Palinure (VI, 1), de Mysène (VI, 177), de Didon (VI, 476), d'Anchise (VI, 699), de Pallas (XI, 29). En aucun cas les larmes ne sont jamais dévalorisantes dans l'Énéide, bien au contraire, hommes, femmes et enfants pleurent librement.

Quand, gémissant et le visage inondé d'un « flot de larmes » (I, 465), Énée admire les décorations de ce temple, il s'étonne auprès de son compagnon Achate :

Est-il un lieu, Achate, est-il pays sur la terre qui déjà
Constitit et lacrimans *Quis iam locus, inquit, Achate,*
ne soit plein du bruit de nos travaux ?
Priam devant nous ! quae regio in terris nostri non plena laboris ?
Ici même, le mérite reçoit ses honneurs, les larmes coulent
En Priamus. Sunt hic etiam sua praemia laudi,
au spectacle du monde, le destin des mortels touche les cœurs.
sunt lacrima rerum et mentem mortalia tangunt.
(Livre I, 459-462)

Cette dernière phrase, qui a dérouté par son sens général et obscur, trouve ainsi sa limpidité : ici même se trouvent les récompenses du mérite, ce sont les larmes des choses (*lacrima rerum*) et les choses mortelles traitent de la pensée (*mentem*). Les pleurs d'Énée n'expriment pas un apitoiement sur la condition humaine, comme on pourrait

La sagesse doit s'appuyer sur une maîtrise physique. Une conduite digne est produite par une posture et des attitudes résultant d'un entraînement, d'un travail physique. C'est le geste juste qui impose des règles de conduite, et non le contraire.

La rectitude est dictée par le corps, non par le mental. Tente-t-on d'imposer au corps un geste par la pensée, le geste reste imparfait, car le travail du corps s'effectue par le corps seul, par l'animalité de la conscience, c'est-à-dire le lâcher-prise, le vide (le zen).

l'interpréter, ni une sensibilité affective, encore moins une attitude morale, mais strictement une démarche philosophique.

La reconnexion avec le sacré se fait par les larmes, qui n'expriment pas la tristesse ni la faiblesse, mais qui ont cette fonction symbolique. Elles sont le signe de l'abandon, non pas repli sur soi, mais à l'inverse renoncement à soi-même. D'un point de vue psychologique, elles seraient apitoiement puéril, symboliquement elles sont pure piété. Pleurer est un mouvement physique qui ébranle le corps, défait les traits, déstabilise la posture. Concrètement le corps se courbe, plié comme par la tempête et le vent, images qui traduisent toujours un mouvement de retournement de la pensée. Cette souplesse retrouvée est l'humilité, le non-orgueil, indispensable pour que la pensée involue, déraille de son ornière habituelle.

Comme un chêne solide au bois durci par les années,
Ac velut annoso validam cum robore quercum
les Borées de l'Alpe, soufflant d'ici, de là, rivalisent
Alpini Borae nunc hinc nunc flatibus illinc
pour l'arracher ; l'air siffle et sous les coups qui frappent le tronc
erueret inter se certant ; it stridor, et altae
les feuilles du sommet jonchent la terre ; l'arbre tient
consternunt terram concusso stipite frondes ;
dans les rochers : autant que de son front il tend
ipsa haeret scopulis et quantum vertice ad auras
vers les vents de l'éther, autant dans le Tartare il étend sa racine.
aetherias, tantum radicem in Tartara tendit
Ainsi le héros, tour à tour, est battu d'incessantes prières ;
haud secus adsiduis hinc atque hinc vocibus heros
dans son grand cœur il ressent ces souffrances ; son jugement
tunditur, et magno persentit pectore curas ;
demeure inébranlé, ses larmes roulent sans effet.
mens immota manet, lacrimae volvuntur inanes.
(Livre IV, 441-449)

Ainsi est l'homme. Blessé, il chante par sa blessure : *it stridor*, ça siffle, comme siffle la blessure mortelle de Didon (« la plaie qui l'a percée siffle dans sa poitrine », IV, 689). Le vent, l'esprit, a insufflé en lui le retournement de la pensée : sa tête est retournée (*vertex*, traduit par « son front », désigne le sommet du corps, mais aussi le tourbillon, du verbe *vertere*, faire tourner), elle tend vers, elle aspire. L'objet de ses désirs est d'une part l'esprit, « les vents de l'éther », *auras aetherias* – pléonasme qui oriente vers le sens glissant (*aura* est le souffle, mot proche de *auris*, l'oreille) –, d'autre part la racine : il étend sa racine vers les profondeurs de la terre, ce qui donne un double sens à cet enracinement (Tartare est le redoublement du mot *terra*). La racine n'est autre que le langage. Ne parle-t-on pas de la racine d'un mot, en latin y compris (*radix* signifie aussi la racine sémantique) ? C'est le fondement, la source du langage, du sens. Plus profond est l'enracinement, plus fine est l'écoute. Ainsi cet axe vertical expose l'homme à être secoué par ce qu'il entend, *adsiduis vocibus*, des voix

*Nous ne sommes pas les auteurs
de nos vies, mais les éditeurs.
Devenir notre propre éditeur,
c'est croire à ce langage
par lequel nous vivons,
dont la profondeur infinie
nous échappe.*

assidues. Ces voix augmentent sa faculté de penser (*magno pectore*, dans son grand cœur). Il les reçoit comme autant de signes d'attention, de soin, d'amour (*curas*). Cette sensibilité n'affaiblit pas le héros, mais au contraire le renforce. Tel est le paradoxe de la sagesse : plus la pensée est éveillée, plus elle est inébranlable, inchangée. Plus l'homme est sensible, plus il est fort, indéracinable par sa pensée.

Mens immota manet, lacrimae volvantur inanes : la pensée immobile demeure, les larmes roulent vides. Moralement cette phrase d'Énée est insupportable, surtout en réponse au chagrin et au proche suicide de Didon. Psychologiquement, cette dureté d'airain contredit la grande sensibilité de ce roi pleureur. Philosophiquement la pensée éveillée fait naître des larmes qui ne sont ni d'émotion ni de souffrance, mais de clairvoyance. Elles sont ainsi vides, comme est vide le zen, vides de tout ego. Quelles que soient les souffrances, les blessures d'être, la pensée est immuable, éternelle, absolument impersonnelle, les chagrins individuels n'ont aucune conséquence sur elle. Les blessures changent l'être, éveillent la conscience, mais rien ne peut changer les agencements naturels tels qu'ils sont définis. Au plan conceptuel, les idées évoluent à mesure que la conscience s'affine, mais la pensée est le plan lui-même.